

Les moines du Daitoku-ji et Stomu Yamash'ta

Composition musicale : *Stomu Yamash'ta*

Déclamation des sūtra

Tôgaku KAMBA
Sôshô YAMADA
Yôdô FUKUSHIRO
Kankei FUJITA

Pierres sanukite et percussions

Stomu YAMASH'TA

Flûte shakuhachi

Genzan MIYOSHI

Technique

Hirofumi KAJITANI (responsable des instruments)
Tsuyoshi MASUDA (ingénieur du son)

Coordination de la production

Mio Yamash'ta

Coopération spéciale : Munekazu Maeda (Sanukite Musical Instrument)

Fourniture des pierres sanukite : Kojin Co.

Fourniture des éléments piézoélectriques : Honda Electronics Co.

Remerciements : Myoho Takada, Shigeatsu Tominaga, Tomoko Ito, Eric Mollet, Jacques Keriguy

Les œuvres musicales de Stomu Yamash'ta sont publiées par Office Red Buddha.

BOUDDHISME ZEN

Le zen est un courant spirituel issu du bouddhisme chinois, importé au Japon par deux moines, Eisai, en 1191, et Dôgen, en 1228. Sa doctrine se rattache à l'école chinoise du *chan*, fondée au VIIe siècle ; elle repose sur le rôle central accordé à la pratique de la méditation, exercice spirituel dont le terme absolu est pour le disciple l'éveil, l'illumination (*satori*), l'expérience de l'unité du tout. Le zen repose sur un enseignement que le Bouddha historique délivra à ses disciples sur le pic des Vautours. Il conserve donc les notions fondamentales du bouddhisme originel. Il s'en distingue cependant sur quelques points fondamentaux. Alors que le bouddhisme indien prônait l'illumination progressive, l'école qui s'imposa en Chine au VIIIe siècle, dite Ecole du sud, à laquelle appartenait le *chan*, retint le principe de la soudaineté de l'illumination. Autre divergence : à la différence du Petit Véhicule (*hînayana*), qui, respectueux de la tradition première, vise la libération de l'individu, le zen, suivant les préceptes du Grand Véhicule (*mahâyâna*), engage ses adeptes à délivrer, outre leur propre personne, tous les êtres vivants auxquels ils offrent la compassion (*karuna*). Leur démarche peut s'appuyer sur l'expérience et la sagesse des *bodhisattva*, adeptes engagés dans la recherche de l'illumination.

Lorsque, à la suite du *chan*, il affirme l'inutilité des écritures et privilégie les relations directes entre le maître et l'élève, le zen affiche une singularité remarquable. L'absolu est la nature de Bouddha ; elle est l'essence même des choses, et, à ce titre, elle est universelle, donc présente dans tout être ; elle est vide, aussi, car inexprimable avec des mots et inaccessible à la raison. L'homme ne peut en faire l'expérience que lorsqu'il perçoit l'éclair fulgurant qui libère son esprit, lui permet d'accéder à l'état d'éveil et le conduit au *nirvâna*. Parvenir à cet absolu indicible, terme du parcours bouddhiste, c'est

renoncer aux désirs, se libérer de tous les maux ; c'est effacer les illusions nées du conflit qui oppose sans cesse esprit et réalité, individu et cosmos, vie et mort.

Le zen connut un succès immédiat au Japon. Sa faculté d'adaptation lui permit de se concilier l'esprit japonais et d'établir de nombreux liens avec l'ensemble de croyances indigènes rassemblées sous le nom de *shintô*. Pendant les périodes de Kamakura (1185-1333) et Muromachi (1333-1568), les classes guerrières et le gouvernement des shôguns Ashikaga adoptèrent ses valeurs et favorisèrent sa diffusion. Les grands monastères devinrent des foyers artistiques et intellectuels très actifs.

ECOLE RINZAI

Eisai partit en Chine suivre les enseignements du *linji*. Ce courant de pensée, fidèle aux traditions du *chan* de l'Ecole du sud, rejetait les textes, indiens ou chinois, comme autant d'obstacles à l'intuition de l'éveil et plaçait au cœur de sa doctrine le principe de l'illumination soudaine. C'est lui qui parvint le premier au Japon où il prit le nom de *rinzai*. De sa source chinoise, il garde les principes. Il se distingue des autres écoles zen japonaises (*sôtô*, importée par Dôgen en 1227 et *ôbaku*, introduite par des religieux chinois au milieu du XVIIe siècle) non par ses éléments doctrinaux, demeurés très proches, mais par les pratiques imposés aux adeptes. Le disciple *rinzai* désireux d'atteindre l'état d'éveil de l'esprit (*satori*), pratique une méditation active, nommée *kannazen*, composée pour une part de méditation assise (*zazen*) et, pour l'autre, d'un échange avec le maître (*roshi*) : lors d'entretiens réguliers, celui-ci pose des questions paradoxales, appelées *kôan*, afin de déconcerter sa pensée logique et de ramener son esprit à la pure intuition. Cette relation permet de transmettre la doctrine directement de maître à élève. Une autre méthode d'enseignement de la doctrine *rinzai*, que l'on retrouve dans les autres écoles, est la déclamation de *sûtra*.

LE DAITOKU-JI

Fondé en 1315 par Daitô-kokushi, consacré en 1326, ce monastère de l'école *rinzai* se trouve à Kyôto. Ravagé par un incendie en 1326, il fut reconstruit grâce à des dons apportés par les marchands de Sakai, alors port de commerce le plus actif du pays. Le Daitoku-ji fut d'abord inclus dans le système dit des « Cinq montagnes » (*gozan*), qui rassembla, à l'initiative des shôguns des époques de Kamakura et de Muromachi, les principaux temples *rinzai*. Il s'en retira en 1386 : à l'agitation mondaine, ses occupants préféraient le silence de la méditation. Il demeura cependant bouillonnant d'activité spirituelle et artistique et s'illustra dans la peinture, la calligraphie, l'architecture, la poésie, la composition des jardins, la cérémonie du thé. A la différence d'autres monastères, pourtant, il ne livre pas à la curiosité du public son patrimoine, qu'il conserve précieusement.

Le Daitoku-ji est composé de vingt-quatre temples secondaires, les plus anciens remontant à sa reconstruction, en 1479.

Plusieurs personnages ont assuré sa notoriété. Ikkyû Ôshô maniait avec talent poésie, essai philosophique et calligraphie ; sa personnalité singulière, volontiers anticonformiste, son goût effréné pour le plaisir, ainsi que sa constante volonté de débarrasser la doctrine bouddhiste de ses ostentations lui attirèrent l'admiration des uns, la haine des autres. Il résida dans le Shinju-an, temple secondaire du Daitoku-ji. Sen no Rikyû étudia la cérémonie du thé et le bouddhisme zen au Daitoku-ji. En tant que maître de thé, il entra en 1570 au service des premiers seigneurs féodaux unificateurs du Japon, Oda Nobunaga, inhumé au Daitoku-ji, puis Toyotomi Hideyoshi. Tombé en disgrâce, il fut poussé par le shôgun au suicide rituel (*seppuku*). Le style de cérémonie qu'il a créé se caractérise par la simplicité des ustensiles et le dépouillement des locaux utilisés.

SÛTRA

Les *sûtra* sont les textes rassemblant l'enseignement du Bouddha historique. Ces textes ont été compilés après sa mort par ses disciples. L'utilisation qui en est faite varie suivant les écoles.

1. *Maka Hannya Haramita Shingyo* (« Sûtra du Cœur »), traduit en chinois au milieu du VIIe siècle, ce texte est quotidiennement récité dans les monastères zen. Il reproduit un court dialogue au cours duquel Kannon, *bodhisattva* de la compassion et de la sagesse, et Sariputra, l'un des premiers disciples du Bouddha historique, définissent la notion de vacuité (*mu*) : « Ô Sariputra ! La forme est vide et le vide est forme, et vides sont les sensations, et les perceptions, et l'imagination, et la

conscience. » Le texte se termine par la répétition de ces mots : « Suivons la voie du *satori*, qui est la sagesse de Bouddha. »

2. *Daihi Enmon Bukai Jinshu* : il s'agit d'une *dhârani*, invocation reposant sur des techniques mnémoniques, caractérisée par la répétition vigoureuse et continue de phonèmes empruntés à de brefs passages de *sûtra*. Le texte original n'est pas traduit ; les mots sanskrits sont seulement déclamés dans une translittération sino-japonaise. Cette pratique rituelle, empruntée aux rites magico-religieux tibétains et chinois, a une fonction protectrice.

3. *Myoho Rengekyo Kanzeon Bosatsu Fumonbon* « chapitre sur la porte universelle du *bodhisattva* », 25ème chapitre du *Hokekyo* « Sûtra du Lotus du vrai *dharma* ». Traduit du sanskrit en chinois par Kumarajiva (344-413), ce *sûtra* rapporte le sermon prononcé par Bouddha sur le pic des Vautours. Le chapitre 25, dans lequel Bouddha se définit comme père et protecteur du genre humain, est récité chaque jour dans les monastères *rinzai*. La répétition du chant a pour effet d'insuffler dans l'esprit des adeptes l'idéal du *bodhisattva*. Le texte se termine ainsi : « Le matin, ne fais qu'un avec [Avalokiteshvara](#) [Kannon] ; le soir, ne fais qu'un avec Avalokiteshvara » ; il signifie qu'il n'existe pas de différence entre le *bodhisattva* célébré et l'adepte : la dualité entre sujet et objet, entre adepte et *bodhisattva* s'est estompée.

4. *Yuikai* de Daitokokushi. Il s'agit de recommandations écrites par le moine Daito, fondateur du Daitoku-ji (1282-1337), pour l'instruction des moines entrés dans le monastère. Ce texte versifié est utilisé en guise d'exhortation lors des séances de méditation intensive appelées *sesshin*, au cours desquelles la concentration des moines doit être maintenue à son plus haut niveau d'intensité.

FLÛTE SHAKUHACHI

Flûte droite de bambou, faite d'une pièce, importée de Chine vers la fin du VIIe siècle, et perfectionnée à l'époque d'Edo (1603-1868). Son embouchure est une simple entaille en biseau. Une pièce d'ivoire ou de corne de buffle y est insérée pour la renforcer et la préserver de l'usure. Le tuyau, ouvert aux deux extrémités, comporte quatre trous sur sa partie supérieure, percés à égale distance, et un autre, pour le pouce, sur sa partie inférieure. Sa longueur est de 54,5 cm environ et son diamètre moyen de 4,5 cm. L'intérieur est enduit de laque alors que l'extérieur demeure sans apprêt. D'abord intégré à l'orchestre de *gagaku*, cet instrument fut utilisé par les moines bouddhistes mendiants au XVIe s. Il est également présent dans les orchestres de nô et de kabuki. Il produit les cinq sons de la gamme japonaise et peut les répéter à un ou deux octaves supérieurs ; il est capable de rendre des effets variés et on compare souvent les sons qu'il émet à ceux de la voix humaine.

STOMU YAMASH'TA

Né à Kyôto en 1947, il étudie les percussions à la Julliard School de New York et se produit très jeune en soliste avec les plus grands orchestres du monde (Philharmonie de Berlin, Orchestres de Chicago, de Philadelphie,...). Désigné en 1969 par le magazine américain Times comme "l'homme qui a changé l'image des percussions", il crée le Red Buddha Theater, qui fait sensation au Festival d'Avignon en 1972 avec "The Man from the East" ; il fonde ensuite le groupe Go en 1976. Il interprète la musique du film "The man who fell to Earth" dans lequel joue David Bowie.

En 1978, en quête de spiritualité, il se retire au Japon pour étudier la musique bouddhiste. Grâce au physicien Hitoshi Maeda, il découvre la pierre *sanukite*, roche volcanique datant de 13 millions d'années de la région de Kanayama dans l'île de Shikoku. Depuis plus de vingt ans, il crée des instruments avec ce matériau à la résonance cristalline claire et douce, inspirés du *ging* chinois, vieux de 2500 ans. La musique émanant de ces pierres, proches des sons de la nature, comme le murmure du vent ou le chant des oiseaux, est révélatrice de la quête spirituelle de Stomu Yamash'ta. Elle est régulièrement jouée dans les grands temples japonais.

Stomu Yamash'ta fait de rares apparitions en Europe : plusieurs tournées avec Mick Jagger, une participation au festival d'Edimbourg, un concert à Stonehenge et au Châtelet en 2005,...